

## Le cadre de l'enfermement

Denis Côté, *Bestiaire*, DCP, Canada / 2012, 72 min.

Jean-François Hamel

---

Volume 54, numéro 1 (297), automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2012). Compte rendu de [Le cadre de l'enfermement / Denis Côté, *Bestiaire*, DCP, Canada / 2012, 72 min.] *Liberté*, 54(1), 44-44.

# Le cadre de l'enfermement

Denis Côté montre les hommes en filmant les bêtes.

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

IL N'Y A RIEN de plus commun que d'affirmer que Denis Côté sacrifie sa vision du monde au profit d'un travail ludique sur la forme. *Bestiaire*, son plus récent long métrage, fait la preuve du contraire, trouvant plutôt un point de rencontre significatif entre les deux. En fait, ce film prolonge une réflexion entamée dès *Les états nordiques* sur l'enfermement, ou plus spécifiquement sur les intervalles infranchissables entre les êtres et les choses. Dans l'espace qui les sépare, l'incommunicabilité

**DENIS CÔTÉ**  
*Bestiaire*, DCP,  
Canada / 2012, 72 min.

trouve un puissant refuge. Elle est soutenue par une esthétique froide et détachée au service d'une vision pessimiste des rapports humains, où l'espoir semble interdit. Chaque plan est alors raccordé à un autre en fonction de la décomposition d'un mouvement qui met en relation les protagonistes, qui permet leur interaction, comme une déchirure causée par une incompréhension de l'autre, rejetant chacun de son côté.

La mise en scène fortement cérébrale de *Bestiaire*, créant des cadrages

étouffants, érige en outre un portrait assombri d'un tissu communautaire en train de s'altérer, conséquence de la solitude désespérée qui ressort de ces compositions figées où tout est cloîtré. Il n'y a qu'à observer sa manière de montrer les animaux rangés dans des cages : elle se répercute dans les plans d'humains bloqués sur le territoire délimité des films de Côté. On se rend alors compte qu'il filme les bêtes comme il filme les personnages de ses autres films. Ainsi, *Bestiaire* ne pose pas tant notre regard sur les animaux qu'un regard distant sur nous et eux à la fois, s'intéressant à une condition similaire d'isolation. Le cinéaste ne

pouvait trouver, avec ces bêtes tournant sur elles-mêmes, une plus éloquente illustration de ce qu'il cherche à faire voir depuis ses débuts, c'est-à-dire des instants d'anéantissement, de pur abandon. Il ne reste finalement de cette fragmentation que des « présences », des corps balancés à la vue d'une caméra obligée de s'arrêter pour scruter le vide qui les délie.

Règle générale, les médias se sont limités à commenter la plasticité de *Bestiaire*, énumérant des adjectifs censés parler des effets que produisaient ses images, comme si elles n'étaient qu'une surface. Quelle paresse ! Derrière ce supposé « essai sans sujet » se dessine une série d'images qui déploient une pensée troublante sur le cinéma, mais aussi sur notre identité collective et son effritement. *Bestiaire*, comme toute l'œuvre de Denis Côté, est habité par des lieux d'emprisonnement, de dispersion silencieuse, ces lieux qui sont les nôtres. C'est à partir d'une captation franche de ces environnements et de ceux qui les « occupent », tels des spectres, que le cinéaste dit quelque chose d'éminemment juste et intelligent sur ce que nous sommes et où nous en sommes, sur un certain état de la société actuelle.

## Nuit # 2

Anne Émond braque sa caméra sur deux adultes ratés.

MARTINE DELVAUX

**P**RISE 1 : Ex-centris, automne 2011, je quitte avant la fin. Misogynie latente : coït interrompu. Rencontre ratée. *Prise 2* : dans mon lit, juin 2012, je regarde jusqu'à la fin.

*Nuit #1* n'aura pas été un *one-night-stand*. Il aura fallu que je le prenne en deux temps pour finalement l'aimer en retard. J'ai dû partir et revenir, à l'image des jeux de portes vaudevillesques qui ponctuent ce film conçu comme un huis clos théâtral, jusqu'à l'avant-dernière scène où on voit les amants endormis, sur le toit, arrêtés dans le temps. Tout, dans ce film, a à voir avec l'après-coup. Anne Émond

**ANNE ÉMOND**  
*Nuit #1*, 35 mm,  
Montréal / 2011, 91 min.

l'a construit sur des décalages et des ratages, annoncés dès l'ouverture par une scène de *rave* tournée au ralenti, où on voit danser Clara (Catherine de Léan) – « une fille plutôt belle qui danse plutôt mal », comme dit son amant Nikolai (Dimitri Storage) – pendant que tourne « Les amours perdues » de Gainsbourg chantées par Elysian Fields. À la fin du film, le « Dis, quand reviendras-tu ? » de Barbara chanté par Martha Wainwright accompagne le générique, créant un enchaînement sonore, à l'image d'une traduction, cette transposition linguistique à laquelle fait écho la description que

donne Nikolai d'un Québec habité par un peuple de « robots qui ne parlent aucune langue ».

Et c'est bien la question de la parole qui traverse le film. Émond nous entraîne dans un dialogue de sourds amoureux redoublé d'un clair-obscur visuel. Les premiers monologues – l'inventaire que Nikolai fait de ce qu'il sait de cette compagne d'un instant, puis celui de Clara décliné sur le mode du fantasme romantique au conditionnel – nous plongent dans une vie crépusculaire qui se déploie au rythme d'un chassé-croisé non seulement de phrases mais de corps qui ne cessent de se rater. Si la rencontre sexuelle initiale, filmée sans fard en temps réel, n'a rien de pornographique, c'est à cause de ce

retard installé d'emblée. Absence de gros plans, mais surtout un travail du détail qui déporte sans cesse le regard. Un mur lézardé, un accroc dans un jeans... c'est le défaut qui accroche et empêche l'attention de couler dans ce film tout en liquides : pluie, bain, douche, salive, urine, larmes. Bâton dans les roues du sexe, la rencontre des amants prend l'allure d'un duel : « Si t'étais un mec, je te proposerais un combat », dit Nikolai à Clara. Mais ce duel lui-même est avorté, comme ces avortons narcissiques, *losers* insomniaques et autodestructeurs que sont les protagonistes.

J'aurai, finalement, aimé *Nuit #1* d'Anne Émond, mais j'aurais préféré que cette nuit toujours en retard sur elle-même ne se termine pas, que le soleil levant de l'enfance ne soit pas convoqué par la cinéaste en antidote de la tristesse. À la compagnie des élèves de Clara récitant des poèmes devant leurs camarades de classe et sur qui elle pose un regard attendri rempli d'espoir, j'aurais préféré celle des amants. J'aurais souhaité que ces adultes ratés ne ratent pas tout, et qu'on leur accorde au final de réussir une seule chose : l'expérience de leur propre détresse.